

LE JOUEUR DE FLÛTE

par Guy ROBERT

I

C'était au temps où les bergers gardaient les moutons. Alors oui, ça ne date pas d'hier. A l'époque, l'été, on grimpait sur la montagne avec le troupeau et on le laissait divaguer sur les pentes, dans la bonne herbe jeune et grasse, veillé par le chien le jour et par les étoiles la nuit. Gaston, il faisait ça : berger, depuis qu'il était tout môme. Si bien que maintenant, alors qu'il allait sur ses vingt-cinq ans, la montagne, il la connaissait comme sa poche, et les moutons, ils se gardaient pratiquement tout seuls. Gaston, il sifflait un petit coup entre ses dents et hop ! le chien partait, museau dans l'herbe, serpentant entre les buissons, et ramenait vite fait le mouton téméraire dans le droit chemin. Un coup d'œil sur le troupeau de nouveau rassemblé rassurait le Gaston qui rentrait dans sa cahute faire cuire son déjeuner. Le soir venu, le troupeau reposait en cercle autour de la cabane. Un feu de bois brûlait, envoyant vers le ciel des étoiles de braise. C'est alors que Gaston sortait sa flûte.

Il l'avait coupée dans un jonc du marais, au pied de la montagne, puis taillée avec application, la perçant des petits trous qui allaient bien pour lui donner les bonnes notes. Perfectionniste, il avait dû recommencer plusieurs fois son ouvrage, avec de nouveaux joncs, plus petits, plus gros, plus longs, plus courts, plus secs, plus verts... jusqu'au jour où l'instrument idéal avait enfin sonné sous ses doigts.

C'était par une soirée comme aujourd'hui. La première note était montée toute droite, pure et brillante dans le crépuscule. Les moutons, relevant leur tête, s'étaient arrêtés de paître et tournaient leurs oreilles vers le sommet des montagnes d'où semblait tomber la musique. Le chien, lui, était venu se coucher aux pieds de son maître en gémissant doucement. S'enhardissant, Gaston avait soufflé d'autres notes, les enchaînant comme des perles sur un collier. Elles bondissaient dans l'air, rebondissaient sur les rochers. Tout le vallon semblait écouter ; même le vent restait suspendu au-dessus des ravins, retenant sa respiration.

Les jours passant, l'été se fit plus âpre. Les collines luisaient comme du métal sous le soleil et les moutons cherchaient l'ombre. Chaque soir, lorsque la chaleur tombait, Gaston s'installait sur le banc, devant sa cabane, et jouait ses musiques. Une grande paix descendait alors sur le monde. Des petites chauves-souris, qui sillonnaient l'air de leurs vols mécaniques et silencieux, venaient comme danser au rythme de la flûte, tandis que les moutons levaient leurs yeux noirs vers la lune, attentifs.

L'estive, enfin, approcha de son terme. Déjà, le matin, les brumes montaient jusqu'à la cabane, baignant le troupeau de fraîcheur. Après les canicules de l'été, cela semblait bon et revigorant. Quelques bêtes s'égarèrent parfois dans le brouillard mais Gaston, grâce à sa flûte, les retrouvait sans peine. Car, dans ce décor minéral, la flûte semblait magnétique, attirant à elle les bêtes, moutons, oiseaux, criquets... Même les cailloux tendaient l'oreille.

Un matin, il fallut se décider à redescendre. Le village n'était pas trop loin : par temps clair on en voyait briller les toits dans le lointain de la vallée. En une bonne journée de marche, c'était habituellement fait, du moins si les moutons se montraient dociles et si on ne craignait pas de faire le dernier kilomètre à la nuit tombée. Pour le voyage descendant, Gaston sortit sa flûte et, tout le long du chemin, égrena son répertoire. C'est que maintenant il avait des dizaines de musiques à jouer, toutes nées dans sa tête et qui, spontanément, comme l'eau d'une fontaine, lui coulaient des lèvres et des doigts. En fonction de son humeur, de l'heure, des nuages dans le ciel ou du vent dans les herbes, il choisissait une mélodie plutôt qu'une autre. Subjugué par la musique, le troupeau suivait son berger, sans s'écarter du chemin prévu. Le chien, qui n'avait plus à veiller au grain, courir, poursuivre et rabattre, se trouvait tout désemparé par ce chômage incongru. La truffe au vent, il se laissait aller à humer les dernières fleurs de l'été, comme un poète, à flâner sur le bord de la route, en vacances.

Gaston parvint ainsi aux portes du bourg avec deux bonnes heures d'avance sur l'horaire habituel. Le son de sa flûte avait déjà attiré sur la place nombre de villageois qui s'émerveillaient d'une si belle musique, du talent inconnu et si soudain de leur berger, de la discipline de son troupeau.

Au fil des jours, la renommée de Gaston grandit jusqu'à franchir les limites de la commune. Pour la Noël, le curé lui demanda de jouer à la Messe de Minuit. Gaston accepta volontiers et devant une assemblée accourue de tout le canton, il sortit de sa flûte des notes si inspirées et si joyeuses que les visages de tous les paroissiens en furent illuminés. Celui du curé aussi, de voir son église pleine à craquer. Un miracle ! Comme la musique du Gaston. Dès qu'il jouait, le monde se pressait autour de lui, buvant les notes fraîches et sucrées de ses mélodies, dodelinant de la tête, fermant les yeux. A chacun, sa musique racontait

une histoire, comblait un désir profond, concrétisait un rêve oublié, ravivait un souvenir perdu. Elle avait le même effet sur les gens que celui qu'elle avait eu, dans les montagnes, sur les moutons. « Et tous ceux qui sont venus jusqu'ici ne sont-ils pas mes agneaux égarés, se disait le curé, rassemblés au sein de mon église dans une même ferveur ? ».

Les services de Gaston furent donc sollicités à toutes les messes du dimanche. L'église qui n'était plus ouverte qu'une fois tous les quinze jours le fut dès lors chaque semaine et ne désemplit pas. Le « Berger Musicien », comme on l'appelait maintenant, commença à se produire dans les fêtes de village, aux alentours puis de plus en plus loin, pour les foires, les noces. Jamais il ne demandait un sou, trouvant tout naturel de mettre librement sa musique dans le vent qui, lui aussi, était gratuit. On le dédommageait de ses frais, on le transportait en carriole sur le lieu de ses concerts, on lui donnait un lapin, une bouteille de vin, un gilet neuf. Il était heureux de faire plaisir, même s'il ne comprenait pas tout à fait ce qui lui arrivait.

A la Saint-Vincent, le Comité Organisateur Départemental lui offrit son premier contrat : un concert en soirée à la Sous-Préfecture, avec un vrai cachet, comme les artistes. A 21h, ce soir-là, Gaston entra dans la lumière blanche des projecteurs, sa flûte de roseau à la main. La salle était un gouffre noir ouvert à ses pieds, comme prêt à l'avaloir. Son chien s'était couché dans les coulisses, près du rideau, le museau posé dans ses pattes, le regard fixé sur la scène, là où l'ombre immense de son maître s'avancé. Dans le silence du théâtre, le chant

ténu de la flûte au Gaston s'épanouit, prenant soudain au cœur ceux qui l'écoutaient. Tour à tour nostalgique, bohème, rieuse, tendre, sombre et gaie, la flûte faisait pleurer puis sourire. Elle disait les champs et les bois, le travail et les fêtes, la joie de vivre et la tristesse de partir, le futur et le passé mêlés. Après que la dernière note eut retenti, Gaston resta immobile dans l'étroite cage des projecteurs. Le silence était comme un livre refermé, puis soudain une immense ovation secoua la salle jusqu'aux cintres. Un triomphe ! Le lendemain, le journal régional ne tarissait pas d'éloges sur le phénomène « Gaston ». Un article enthousiaste rendait compte de son concert, illustré d'une méchante photo en noir et blanc où on le voyait, pierrot blafard et inspiré, soufflant dans son instrument.

Une rumeur se répandit bientôt dans le canton : la flûte au Gaston aurait fait des miracles. Après les diverses prestations du berger, « on » avait relevé des changements bizarres dans le comportement des bêtes et des gens. Ici, un sale bonhomme qui rossait régulièrement sa femme était devenu doux comme un agneau et amoureux transi, juste après avoir entendu la flûte magique. Là, des vaches malades s'étaient inexplicablement guéries toutes seules. Ici, les renards ne mangeaient plus les poules ; là, les gamins ne chapardaient plus de pommes. Partout où le Gaston avait joué sa musique, on constatait comme une épidémie de bienveillance et de bonheur. On alla jusqu'à prétendre que, quelque part aux fins fonds de la vallée, Gaston avait ramené une rivière dans son lit, sauvant ainsi le village d'une crue annoncée. Racontars, exagérations, légendes ? Quoi qu'il en soit, le Gaston était de plus en plus demandé et il allait là où on l'appelait, accompagné de sa flûte prodige, de son chien et d'une renommée grandissante.

Un beau matin, une voiture noire et longue comme un corbillard stoppa devant la ferme. Un homme, chapeau et costume gris trois-pièces, évitant les flaques de purin en sautillant d'une manière ridicule, traversa la cour et vint toquer à la porte du Gaston. C'était un producteur de spectacles ; il avait entendu parler du berger et lui proposait de venir jouer sa musique à Paris, dans une salle de concert digne de son talent.

Dans la cuisine, sur la toile cirée, le Monsieur de Paris étala des papiers, expliquant que, moyennant quelques jours de musique, le Gaston recevrait une somme d'argent rondelette. De quoi retaper un peu la ferme et peut-être même marier la Claudine, la fille de son propriétaire, qui lui faisait les yeux doux depuis ses quinze ans. Après avoir trinqué dans des verres de Pyrex, ils tracèrent donc avec application leur nom au bas des papiers, chacun à leur tour. Le Gaston reçut en « avance », quelques billets tout neufs et craquants qu'il serra bien vite dans son vieux portefeuille. Sous la table, le chien reniflait, méfiant, les chaussures cirées du producteur.

Quelques jours plus tard, après avoir confié ses moutons et son chien à son propriétaire et embrassé sa presque fiancée, Gaston, une petite valise cabossée à la main, prit le train pour Paris. Dans la poche de sa veste, il y avait la petite flûte de roseau. Il la sentait contre son cœur, son cœur gros de partir, mais son cœur battant de la nouvelle vie qui l'attendait.

II

La nuit tombait déjà sur Paris quand le train arriva en gare. Gaston descendit parmi la cohue, cherchant la sortie, le regard inquiet. Poussé par la foule, il se retrouva bien vite sur le trottoir. Une petite pluie fine, obsédante, tombait dans l'orbe jaunâtre des lampadaires et il réajusta les pans de son manteau. Pourquoi avait-il voulu venir ici ? Quelle idée ! C'était sans doute une mauvaise et coûteuse plaisanterie. Il se sentait déjà abandonné de tous dans cette ville inconnue, bruyante, froide. Que n'était-il resté dans ses montagnes, avec ses moutons, près de sa Claudine, jouant de la flûte pour son seul plaisir et à son goût ! La flûte : tout venait de là... Magique, ou bien plutôt ensorcelée, non ? cette flûte dont le chant avait le pouvoir de calmer, guérir, réjouir, réparer...

Seul sur le trottoir, maintenant, Gaston était prêt à faire demi-tour quand il remarqua un peu plus loin la longue automobile noire qui attendait. Comme il s'approchait, le producteur en jaillit, les bras grands ouverts.

- Bienvenue dans la capitale, Monsieur Gaston !

Gaston qu'on appelait rarement « Monsieur » se demanda un instant si c'était bien à lui qu'on s'adressait ainsi. Mais le producteur lui serrait déjà les deux mains en les secouant de haut en bas, tout en continuant à deviser, posant des questions sans attendre les réponses, noyant Gaston, après la pluie, sous un flot ininterrompu de paroles.

- Avez-vous fait bon voyage ? Ici, il pleut depuis une semaine. Il faisait beau chez vous ? Ah, Paris est une grande ville, vous allez voir... On va vous installer confortablement. Vous n'avez que cette valise ? Vous avez raison de voyager léger, je fais de même quand l'occasion se présente. Et votre flûte ? Vous n'avez pas oublié votre flûte ?

Gaston réussit à glisser timidement ses premiers mots :

- Non, je l'ai, ma flûte, tenez, elle est là, dit Gaston tout en mettant la main à sa poche.
- Oui, oui, bien. Non, laissez-la où elle est. On y va maintenant...

Gaston se glissa sur les sièges en cuir de la voiture qui démarra en silence. La pluie avait cessé. Par la vitre, Gaston voyait défiler les lumières, déformées par les gouttes, comme dansant dans la nuit. La ville lui paraissait immense. Comme s'il avait lu dans ses pensées, le producteur reprit son monologue : « Ça doit vous changer de votre campagne, ici. Rassurez-vous, on prend tout en charge : vos transports, votre hébergement, vos frais... vous ne vous occupez de rien. »

Gaston se carra dans son siège. Il faisait doux dans la voiture. L'eau s'égouttait de son manteau sur la moquette épaisse. Paris ! pensait Gaston, Paris l'accueillait comme un roi... mais en échange, qu'attendait-on exactement de lui ?

- Je peux vous poser une question ? murmura Gaston.
- Bien sûr, mon garçon.
- Quand commence-t-on les concerts ?
- Ah, justement, j'allais y venir... Pour l'instant, ce ne seront pas à proprement parler des concerts, mais des... auditions, je dirais, afin de préparer... la suite. Vous voyez, on ne recule devant rien. Tiens, en parlant de reculer...

La voiture venait de s'arrêter devant des barrières bloquant l'avenue. Un peu plus loin, des gyrophares bleus tournaient dans la nuit.

- Que se passe-t-il ? demanda Gaston.
- Des manifestants. Ça n'arrête pas ces temps-ci. La police est sur les dents.

La voiture suivit les déviations indiquées par de grands panneaux jaunes. Au bord des trottoirs, d'énormes fourgons bleus stationnaient, moteur au ralenti. Un peu plus tard, le producteur stoppa la voiture au pied d'un immeuble somptueusement éclairé.

- Le « Grand Hôtel » ! Vous voyez, Gaston, vous allez être comme un coq en pâte, ici.

Gaston nota que le « Monsieur » avait disparu. Bientôt, un groom vint prendre sa petite valise et ils montèrent dans les étages.

Au Grand-Hôtel, les chambres étaient de vrais petits appartements et celle dévolue à Gaston ne dénotait pas : lustre au plafond, tentures devant les hautes fenêtres, canapés, tables basses dans le salon, champagne dans un seau argenté, multitude de petites lampes, toutes allumées, grand lit à baldaquin d'un autre âge dans la chambre.

- Bon, je vous laisse. Je passe vous chercher demain vers 10h. Bonne nuit !

Le producteur disparaît dans le couloir, laissant Gaston seul au milieu de la pièce, immobile, sa valise posée sur la moquette comme dans l'herbe d'une prairie. Un silence profond baigne l'hôtel. Gaston s'approche des fenêtres et passe son nez entre les rideaux. On voit les éclairs bleus des voitures de police, comme un orage lointain. Il pense aux montagnes. Bientôt l'estive reprendra et il ne sera pas là pour accompagner son troupeau là-haut, dans les collines. Bien sûr, Claudine le remplacera quelques temps. A cette heure-ci elle doit dormir dans sa chambre, dans la maison de son père, la dernière bûche brûlant dans la cheminée.

Un peu plus tard, Gaston finit par s'endormir dans ses draps de satin. Il rêva qu'il jouait de la flûte tout en haut d'une montagne qu'il ne connaissait pas.

- Voilà, dit le producteur, c'est ici que nous allons : les studios dont je vous parlais.

Et il désignait, d'un même geste, la rue étroite et mouillée, la façade d'un immeuble et les portes fermées d'un hangar au toit vitré. On était loin du strass et des paillettes auxquels s'attendait Gaston. Le quartier était sinistre, mais effectivement, sur le mur du hangar, une petite plaque de cuivre indiquait « Studios Z ». C'était un début ; mais commencer par la lettre « Z » lui donnait à penser... Heureusement, l'intérieur de la bâtisse rattrapait quelque peu la mauvaise impression donnée par la façade. Tout y était propre, clair, moderne. Le personnel, en blouse blanche, s'affairait autour des machines

clignotantes, magnétophones, ordinateurs, écrans de contrôle, dans une ambiance feutrée et professionnelle.

On fit entrer Gaston dans une petite pièce séparée du reste du studio par une paroi en verre. De l'autre côté de la vitre, il voyait son producteur et d'autres personnes penchées sur des consoles. Ils parlaient entre eux mais Gaston, dans sa bulle de verre, n'entendait rien. Une voix, sortant des haut-parleurs, s'adressa enfin à lui.

- Approchez-vous du micro et jouez quelque chose, on va procéder aux premiers réglages.

Gaston comprit qu'en lieu et place d'un concert on lui offrait un enregistrement.

- C'est pour un disque, alors ? questionna-t-il en se tournant vers la baie vitrée.
- On peut dire ça, oui, répondit la voix du haut-parleur.

Gaston sortit sa flûte et s'approcha du micro. Il se sentait un peu comme un poisson dans son bocal. Il commença à jouer.

Derrière la baie vitrée, les silhouettes des techniciens s'immobilisèrent. Tout le monde écoutait la musique qui montait, envahissait le studio. L'agitation qui régnait il y a quelques instants seulement avait disparu, remplacée par une quiétude rassurante, chacun se sentant à sa place, prêt à donner le meilleur de lui-même pour ce projet.

Le producteur se tourna vers l'homme assis dans le fond de la pièce :

- Regardez ! Je vous l'avais bien dit, Colonel !

Il montrait du doigt une petite cage où des souris blanches, jusqu'ici agressives et agitées, s'étaient brusquement calmées au son de la musique.

- Incroyable, Professeur ! dit le colonel en s'adressant au « producteur ». Mais, dites-moi, qu'est-ce qui se passe avec les souris noires ?

Il désignait une deuxième cage où des souris noires étaient en train de se battre et de se mordre dans une mêlée confuse et bruyante.

- Celles-là semblent insensibles aux bienfaits de la musique. On sait pourquoi ? rajouta le colonel.
- Oui, et c'est là que je voulais en venir : les souris noires sont sourdes.
- Intéressante expérience, mon cher Professeur, intéressante expérience... murmura le colonel.

Les jours se succédaient, monotones. Tous les matins, Gaston se rendait aux Studios et jouait sa musique. Le faux « producteur » que tout le monde appelait maintenant « Professeur » lui avait expliqué qu'il participait à une importante expérience scientifique qui aurait bientôt des retombées phénoménales pour l'homme et pour le monde. On lui avait montré les souris blanches séduites par sa musique et les souris noires, sourdes à ses effets. On testait de nouvelles mélodies destinées à soigner différentes affections, à corriger ou provoquer les comportements. Ce n'était pas la tournée musicale que Gaston avait espérée, mais une mission humanitaire et passionnante, aux dires du

Professeur. Et, point non négligeable, le contrat était respecté : tous les soirs, il touchait l'enveloppe prévue, qu'il rangeait avec les autres au fond de sa valise, son pécule grossissant de jour en jour.

Après la journée passée aux studios, de retour à l'hôtel, il se délassait en regardant la télévision sur grand écran. Les nouvelles n'étaient pas bonnes : il y avait de plus en plus de manifestations dans les rues, des opposants déterminés qui cassaient tout et des policiers droits dans leurs bottes, qui tapaient fort. Puis vint ce fameux jour...

Il faisait beau sur la capitale, ce matin-là. Gaston, comme à l'accoutumée, s'appêtait à partir aux studios. Le Professeur vint le chercher, surexcité. « Il va falloir vous surpasser, Gaston, c'est le grand jour ! » La voiture filant par les rues, on déboucha bientôt sur une grande place, noire de monde. Des banderoles flottaient au vent, des slogans montaient dans l'air, criés par une foule houleuse et compacte. Des rangées de policiers, casqués et armés, attendaient en tapant leurs lourdes bottes sur le bitume. Gaston se demanda un moment s'il n'y avait pas erreur sur l'itinéraire. Ce quartier semblait à mille lieues de l'atmosphère recueillie des studios qu'il connaissait. Par-dessus les chants et le claquement des drapeaux, on entendait les sirènes. La voiture stoppa brutalement devant un barrage de police. Gaston et le Professeur, protégés par les forces de l'ordre et au pas de course, montèrent dans un camion qui stationnait sur le trottoir. Les premiers projectiles rebondirent sur le blindage. Les écrans, à l'intérieur du véhicule, montraient des manifestants cagoulés, armés de pavés, de barres de fer et qui s'avançaient vers eux. Derrière, des poubelles et des automobiles étaient en feu, dégageant d'épais panaches de fumée noire qui cachaient le soleil.

- La flûte ! sortez la flûte et jouez !

Gaston, tremblant, embouche sa flûte et joue. La musique, captée par un micro, est diffusée, amplifiée, à l'extérieur au moyen d'une immense parabole qui occupe tout le toit du camion. La vague des manifestants s'immobilise soudain dans la fumée. Les vociférations de la foule s'apaisent d'un coup. Bientôt un calme immense et inattendu règne sur la place jonchée de débris. Les barricades continuent de flamber allègrement, détachant en noir les silhouettes des policiers qui maintenant avancent tranquillement, boucliers déployés, matraques levées. En quelques minutes, et dans un silence de cathédrale, poussés par les forces de l'ordre, les manifestants atones, muets, montent docilement dans les camions grillagés qui les attendent. « Comme des moutons... », pense Gaston qui continue de souffler dans sa flûte. Des coups de matraque pleuvent sur les plus lents à circuler.

- Mais pourquoi les policiers font ça ? demande Gaston entre deux notes. Ils n'entendent donc pas ma flûte ?
- On leur a distribué des bouchons d'oreille. Jouez ! Jouez ! Ne vous arrêtez pas !

Gaston se souvient alors des souris blanches et des souris noires... C'est donc ça la mission qu'on lui avait assignée ? C'est donc ça qu'on attendait de lui... Les premiers fourgons cellulaires repartent avec leur cargaison de manifestants serrés les uns contre les autres. Dans le camion, l'air est devenu irrespirable. Le Professeur entrouvre la portière latérale. Gaston saute alors sur ses pieds et fonce à l'air libre. Atterrissant sur le trottoir, il se tord la cheville, perd l'équilibre, tombe et sa tête heurte lourdement le pavé. Des étoiles blanches se mêlent un moment aux feux des gyrophares et à ceux des barricades, puis il perd connaissance.

III

Quand Gaston se réveilla à l'hôpital, cela faisait déjà une semaine qu'il y avait été admis. L'écran de télévision de sa chambre lui permit de s'informer des derniers événements survenus dans le pays. Les manifestants avaient finalement eu raison du gouvernement, qui était tombé. Du Professeur et du mystérieux Colonel, aucune nouvelle, mais on disait qu'un incendie avait complètement détruit les Studios Z, sans faire de victimes, à part quelques pauvres souris de laboratoire.

Infirmières et docteurs se relayaient à son chevet et maintenant qu'il était réveillé, il lui tardait de sortir d'ici. Il se demanda quel droit il avait de calmer les coléreux, d'empêcher d'arriver ce qui devait arriver, de détourner le destin, la foudre, de téléguider les moutons, de faire le bonheur des gens malgré eux et souvent contre eux. Ne valait-il pas mieux laisser la vie suivre le chemin qu'elle traçait pour chacun d'entre nous ?

Il fit revenir sa valise de l'hôtel. Puis, un soir, au moment du changement d'équipes, Gaston rassembla ses affaires : sa flûte, son manteau, quelques unes des enveloppes pleines de billets qu'on lui avait données en salaire de sa peine. Par contre, il abandonna sa valise au fond du placard, trop voyante. Puis discrètement, en rasant les murs, il quitta l'hôpital sans être inquiété.

Après une nuit passée dans le train, arrivé chez lui, il courut vers la montagne. Le printemps était là et Claudine gardait le troupeau sur la colline. Il la retrouva devant la cabane. Ils s'embrassèrent longuement et passèrent le reste de la journée à bavarder au soleil : Claudine lui livrant les dernières nouvelles du pays, Gaston racontant ses aventures.

Puis le crépuscule plongea la vallée dans la pénombre ; seules les cimes reflétaient encore les derniers rayons du soleil. Le chien rassembla les moutons avec entrain. « Plus besoin de flûte, maintenant... », pensa Gaston. Même si c'était plus difficile avec le chien. « Mais la magie, ça suffit ! »

Il creusa un trou derrière la cabane et y jeta la flûte. Claudine l'appela depuis la fenêtre :

- Tu viens dîner ? C'est prêt !
- J'arrive, répondit Gaston.

Il remplit le trou de terre et tassa avec son talon. La flûte était au fond. A voir le monde comme il va aujourd'hui, je pense qu'elle y est encore. En tout cas, c'est le chien qui fut content car, cette flûte, il ne l'avait jamais supportée.

« Oui, j'arrive... », répéta Gaston en se tournant vers la cabane.

novembre 2019 – Guy Robert